

En Ukraine, la défiance nationale

Quelque 350 000 hommes et femmes ont combattu ces dernières années au Donbass. Le retour de ces vétérans dans la société ukrainienne, qui les perçoit souvent comme une menace, ne se fait pas sans difficultés

HOULIAÏPOLE (UKRAINE) - *envoyé spécial*

C'est donc cela, un chien de guerre. Un corps rempli de ferraille, des jurons de caserne, des placards garnis de bouteilles et de viseurs de haute précision... Vladimir Vlasenko coche toutes ces cases, auxquelles on peut ajouter une femme prête à fuir dès que s'annoncent un visiteur et le douloureux déballage des souvenirs. Vladimir Vlasenko, 55 ans, gueule cassée et main atrophiée, a surtout connu plusieurs champs de bataille. Ancien du conflit afghan (1979-1989), auquel il a participé côté soviétique, militaire à la retraite, il pensait rester à l'écart de la guerre qui s'est abattue sur son nouveau pays, l'Ukraine, en 2014. Cultiver son potager et ne pas prêter attention aux rumeurs du conflit qui débutait à une centaine de kilomètres de sa ville d'Houliïapole, dans cette région du Donbass sur laquelle fondaient les séparatistes prussés et leurs parrains de Moscou.

Vladimir a tenu jusqu'en 2016, lorsqu'il est reparti pour prendre la tête d'un groupe de snipers. « *Je sais ce que c'est, la guerre, lâche l'ancien combattant dans sa cuisine propre, trop petite pour son corps sans cesse en mouvement. Une médaille, et, à côté de ça, du sang, de la merde et de la boue. Mais tout ça me perturbait trop. Les Russes ont pris la Crimée, le Donbass, et ensuite quoi? C'est chez moi que j'allais faire la guerre contre eux? En Afghanistan, j'obéissais aux ordres, là j'ai choisi d'obéir à ma conscience.* »

Ces mots, simples ou recherchés, ils ont été prononcés dans des dizaines de foyers d'Houliïapole, ville typique de celles qui ont payé un lourd tribut à la guerre: rurale, pauvre, située en Ukraine centrale où l'on parle le patois sourjik, mélange de russe et d'ukrainien... De villes comme Houliïapole sont partis nombre d'engagés volontaires; celles-ci ont ensuite été le vivier des six vagues successives de mobilisation imposées par les

autorités jusqu'en juin 2015 (depuis, seuls les contractuels volontaires partent au front).

Depuis qu'il est revenu chez lui, après une blessure reçue en mai 2017 et neuf mois passés à l'hôpital, Vladimir Vlasenko n'a trouvé aucun travail. « *Les employeurs ont peur, on est vu comme incontrôlables.* » A vrai dire, on ne le lui dit pas, mais on comprend un peu ces employeurs effarouchés. La guerre suinte de chaque pore de sa peau, elle brille dans ses yeux qui ne cessent de fureter. Quand il évoque l'avenir, Vladimir confie: « *Je sais que je ne mourrai pas dans mon lit; ma seule peur, c'est de savoir si j'arriverai à cacher ma famille, le jour où ce sera nécessaire, et à trouver une arme à temps.* »

LA GUERRE DES CHIFFRES

Le retour des guerriers. Comme tous les pays qui ont connu la guerre, l'Ukraine y est confrontée. Des Vladimir Vlasenko, archétype du vétéran brailleur et agité, tous les Etats ou presque en ont connu. En Ukraine, la question est particulièrement brûlante. En 2014, le pays n'était pas prêt au conflit: son armée, affaiblie par des années de gabegie et de corruption, n'était pas même capable de fournir habits et nourriture convenables à ses soldats. Cinq ans plus tard, comment l'Ukraine pourrait-elle être prête à accueillir ceux qui ont combattu? Et s'ils venaient à demander des comptes à cet Etat si imparfait qu'ils ont défendu?

Quelque 350 000 hommes et femmes sont passés par les tranchées du Donbass, ont connu les batailles de chars dans la neige, les étés étouffants dans la steppe. Sans compter les quelque 40 000 soldats encore déployés en permanence à l'est. Dans toutes les villes d'Ukraine, les vétérans forment une nouvelle couche de la société, perçue le plus souvent comme menaçante.

En réalité, signe supplémentaire de la désorganisation du pays, même les chiffres posent problème. A Houliïapole, il y aurait 350 vétérans, sur une population totale de 16 000 personnes. Mais les chiffres ne prennent pas en

compte Sacha Ianouchkevitch, et d'autres encore ont peut-être été oubliés... Visage d'ange au regard étonnamment voilé, Sacha aurait du mal à dire pourquoi il s'est engagé, si ce n'est qu'il est issu d'une famille de militaires et qu'à 20 ans et des poussières, dans une ville comme Houliïapole, on a peu de chances de voir du pays ou la couleur d'un emploi. Lorsque Sacha a signé son contrat, à l'été 2017, celui-ci stipulait qu'il serait stationné sur une

base en Ukraine occidentale, simple cuisinier. Le jeune homme s'est retrouvé au front, cuisinier le matin, combattant l'après-midi. Ce statut, qui lui donne théoriquement le droit à quelques avantages sociaux, l'armée le lui refuse: à lui de prouver sa qualité de participant aux opérations militaires.

Dans ces conditions, comment ne pas cultiver de la rancœur? Comment continuer de croire à un pays qui vous rejette après que vous l'avez défendu? Un pays toujours aussi corrompu où, pendant que vous rampez dans la boue, les oligarques, petits et grands, poursuivaient leurs affaires comme si de rien n'était?

Sans emploi depuis son retour, en février 2018, Sacha Ianouchkevitch fait de l'art. Dans la cabane qui jouxte la modeste maison de bois de ses parents, le jeune homme, aussi calme que Vladimir Vlasenko est agité, soude des morceaux de métal. Ses œuvres sont une réponse à ces questions angoissantes. Dans les premiers temps, il bricolait des objets affreux, comme cette main de métal aux longs doigts griffus, inspirée du film *Freddy*. C'était l'époque où il voulait fusiller tout le monde, à commencer par les politiciens.

« INTOLÉRANTS À L'INJUSTICE »

Aujourd'hui, il fabrique des fleurs, délicates roses dorées ou noires. Il n'a pas tout à fait oublié ses rêves de peloton d'exécution, mais il découvre aussi la complexité de la politique. A 24 ans, Sacha est devenu l'un des piliers du Hub, une association citoyenne qui s'occupe aussi bien du contrôle des finances locales que de l'organisation d'ateliers cui-

sine pour les enfants. *«Je suis encore plus jeune que notre Ukraine, constate-t-il. C'est d'abord à nous de changer, de tenter de faire des choses autour de soi, de montrer aux autres que l'on peut changer.»*

Sacha fait partie de ceux qui sont partis de la ville en emportant dans leurs cantonnements, puis au front, le drapeau noir de l'anarchiste Nestor Makhno (1888-1934). La seule caractéristique d'Houliapole, sa fierté, c'est d'avoir été la ville natale et, jusqu'à la fin de son époque, le fief et la capitale du chef de guerre anarchiste. L'homme qui, durant la guerre civile (1917-1923), voulait *« taper sur les blancs jusqu'à ce qu'ils deviennent rouges, et taper sur les rouges jusqu'à ce qu'ils deviennent blancs »*. L'homme qui, après la gloire et les massacres, a fini abandonné de tous, ouvrier chez Renault, à Billancourt, en exil

misérable, le corps rempli de ferraille, lui aussi. Dans le musée local qui lui est consacré, un pan de mur affiche les photos des enfants d'Houliapole brandissant, aux quatre coins du Donbass en guerre, l'étendard anarchiste ou celui de Makhno.

Il y a bien sûr les éternels, les inconsolables, ceux qui se sont noyés dans l'alcool, mais cette sagesse rugueuse exprimée par Sacha lanouchkevitch, désabusée, plus ou moins patiente, on la retrouve chez nombre de vétérans de la petite ville. *« Quand tu es au front, tu imagines que tout le monde se bouge, d'une façon ou d'une autre... Tu rentres et rien n'a changé, témoigne Igor Azarov, 47 ans, du village de Zalitchne, tout proche de la ville. D'abord, cela rend fou. Puis on relativise, on se dit qu'on a défendu notre pays, pas le gouvernement, pas l'Etat. On sait aussi que, si l'on se laissait aller à l'énerverment et à l'impatience, seule la Russie y gagnerait... »*

Beaucoup racontent des mobilisations locales auxquelles, avant, ils n'auraient pas même songé à se joindre. Manifestations pour obtenir la rénovation d'une route, le maintien de la maternité, rassemblement devant le commissariat pour exiger une enquête contre un député corrompu... *« On est devenus plus intolérants à l'injustice »,* résume Sacha lanouchkevitch. Plus organisés, aussi, prêts à lancer des initiatives.

DÉCALAGE ENTRE «EUX» ET «NOUS»

Malgré les déceptions, chez les plus âgés (les plus nombreux), on soutient même très majoritairement le président sortant, Petro Porochenko, en lice pour sa réélection, dimanche 21 avril, face au nouveau venu, le comédien Volodymyr Zelensky. Le chef de l'Etat sortant a fait campagne sur sa stature de chef de guerre patriote, de reconstruteur de l'armée, mais il incarne surtout une stabilité que les anciens combattants plébiscitent, quand les jeunes se montrent plus séduits par M. Zelensky. *« Dire que rien ne change, c'est de la paresse »,* estime Alexandre Choutchko, 56 ans – descendant, lui, du secrétaire particulier de Makhno, Vassili Kharlamov.

Pourtant, à titre individuel, aucun n'a gagné quoi que ce soit dans la guerre. Igor Azarov semblerait s'en tirer pas trop mal, dans son village. Il est le responsable technique des services communaux. Avant la guerre, il travaillait dans la construction, pour un salaire supérieur aux 500 hryvnias (165 euros) qu'il percevait désormais. Mais sa jambe, laminée par le port répété des lourds gilets pare-balles de l'armée, lui interdit désormais le travail sur les chantiers. Il ne se résout pas à demander une pension d'invalidité ; ceux qui l'ont fait touchent des montants à peine suffisants

pour survivre. Sans parler des médicaments auxquels les anciens combattants ont théoriquement droit, mais qui se révèlent introuvables, ou encore des avantages, comme la gratuité dans les transports publics, qui n'existent que sur le papier...

Kiev a promis d'améliorer les choses. Fin 2018, une ministre des vétérans a été nommée, pour veiller à ce que les législations existantes soient appliquées et en proposer de nouvelles. D'ores et déjà, des programmes spécifiques existent, qui facilitent l'accès des anciens combattants à la terre, à des études gratuites, à des crédits avantageux pour lancer des entreprises... De fait, la presse ukrainienne regorge d'histoires « positives » de vétérans dynamiques ayant monté des restaurants, des start-up. Mais, vu d'Houliapole et de ses anciens kolkhozes abandonnés, ces *success stories* paraissent bien lointaines.

La presse se montre tout aussi friande des faits divers tragiques, les suicides, les coups de sang réglés à la grenade... *« Les vétérans sont perçus en premier lieu comme des sources de problèmes potentiels, regrette Ivona Kostyna, fondatrice, à Kiev, d'une structure fédérant plusieurs associations. C'est une erreur : non seulement cela les marginalise, mais cela revient à effacer leur capacité de mobilisation, d'organisation... »*

Des faits divers, Houliapole n'en a pas connu, ou bien ils sont tus à l'étranger de passage. Mais la question de l'état psychologique des combattants est omniprésente. Plus que le mépris de l'Etat, c'est le décalage entre «eux» et «nous», les civils et les combattants, qui tourmente les vétérans.

« T'as été là-bas pour baiser. » Voilà ce qu'Aliona Oproujak, 28 ans, affirme entendre régulièrement. La jeune femme au regard clair, formée dans les transmissions, s'est retrouvée avec une kalachnikov en main à Avdiivka, l'une des portions les plus dangereuses du front, à moins de 500 mètres de l'ennemi. Là-bas, elle a épousé son commandant, devenu, depuis, chauffeur routier, malgré ses trois blessures. Aliona, elle, élève leur nouveau-né, Daniil, et songe à l'exil, en Pologne, où les perspectives semblent meilleures. *« Au front, tu te sens utile, tu es quelqu'un, confie-t-elle. Ici, même si la télé martèle que nous sommes des héros, on nous fait sentir que l'on n'est rien. Ce n'est pas comme en Israël, où l'ensemble du pays fait corps avec ses soldats. »*

S'il n'y avait pas le petit Daniil, c'est au front qu'Aliona retournerait, même nombre de ses collègues masculins. Eux, c'est d'avoir voulu gagner de l'argent qu'on les accuse. Depuis quelques années, la solde des combattants est, à l'aune ukrainienne, loin d'être ridicule, autour de 500 euros. Mais *« quand on est arrivés au front, il n'y avait même pas de sacs de couchage »,* s'esclaffe Alexandre Kireev, 51 ans, ancien juriste dans une banque, parti comme infirmier en juin 2014, qui habite avec sa femme un petit appartement dans un village des alentours. *« Ce qui nous manque à tous, dit-il, c'est que tout est plus simple au front : il y a tes frères et les autres. Même l'argent ne veut rien dire... »* *« Ici, c'est plus dangereux »,* tranchera même un autre vétéran, Petro Darmoroz, musicien.

SYNDROME POST-TRAUMATIQUE

La réadaptation est lente, difficile. Il faut se réconcilier avec ces « autres » de l'arrière, ceux-là qui ne sont pas tout à fait des frères mais pas encore des ennemis, et dont le crime principal est d'oublier un peu trop facilement la guerre encore en cours quelque part dans leur pays. *« Je reconnais tout de suite les bonnes person-*

nes des mauvaises, assure Igor Azarov, l'employé des services communaux du village de Zalitchne. Au début, ça me mettait en colère, je leur voulais du mal. Une parole déplacée et je pouvais devenir violent. Aujourd'hui, je fais plus attention, j'arrive à me contrôler. J'ai transformé cette rage en valeurs positives. » Dans un souffle, après s'être éloigné de sa femme, Evguenia, bienveillante et attentive, Igor lâche : *« Ce n'est pas toujours facile. Même avec elle ça m'arrive d'exploser pour un rien. »*

La détresse psychologique des vétérans est délicate à évaluer. Début 2018, le ministère de l'intérieur évoquait le chiffre de 500 suicides en quatre ans parmi les anciens combattants, mais celui-ci est perçu comme sous-estimé. Les statistiques faisant état d'une augmentation des violences domestiques à travers le pays sont elles aussi sujettes à caution.

Surtout, la culture de la psychologie post-traumatique demeure balbutiante en

Ukraine, largement sous-financée, quand la psychiatrie reste souvent associée dans l'inconscient collectif aux répressions soviétiques. *« Dans une ville comme Houliapole, il n'y a rien, aucune prise en charge, ni avant leur départ, ni après, ni pour les familles »,* témoigne Irina Chtepa, directrice du Hub, l'association locale, et elle-même descendante de la famille Makhno. Certains soldats démobilisés quittent le front pour se retrouver douze heures plus tard, sans sas de décompression, dans leur maison ou dans un bar de Kiev, traînant avec eux les maladies – hépatite, tuberculose... – qu'ils ont contractés là-bas. Pour faire face à ce manque, cette femme dynamique, dont le mari a également combattu, a entrepris une formation en psychologie, pour être capable de venir en aide aux familles désemparées.

COLLECTION D'UNIFORMES

Si la plupart des vétérans reconnaissent sans mal des troubles psychologiques, voire se diagnostiquent eux-mêmes un syndrome post-traumatique, les mêmes doutent de l'utilité d'une prise de charge. *« On n'est pas comme les Américains, nous ! Un homme de chez nous, c'est solide, ça sait s'en sortir tout seul ! »,* lance crânement le chien de guerre Vladimir Vlasenko lors d'une réunion de l'organisation locale des vétérans, où plusieurs des témoins interrogés ici ont été rencontrés. *« Et quand tu as eu besoin d'un urologue, tu t'en es sorti tout seul ? »,* le reprend gentiment le chef du groupe, Valery Dombrovski, 56 ans, qui plaide : *« Il faut que l'Etat embauche des psychologues, et surtout crée des programmes sur le long terme ! Parce que cette guerre va durer... »* Lui-même, qui fait office de père bienveillant et patient pour les vétérans membres de son association, s'appête à se réengager, parce qu'il n'a plus ni travail ni argent. *« En attendant, explique-t-il, ma thérapie à moi, c'est de m'occuper des autres. »*

« Est-ce qu'ils peuvent nous comprendre, ces psychologues ? », interroge plus calmement Igor Azarov, qui provoque un éclat de rire généralisé en racontant une consultation où on lui demandait de choisir un arbre auquel s'identifier. A côté de lui, Igor Kameritsiy reste silencieux. Comme beaucoup d'autres, cet homme de 49 ans, parti au front emportant le drapeau noir de Makhno, a au fond des yeux une lueur vague, où l'on peut lire la détresse autant qu'une certaine forme de pondération. Celui-là, le soir venu, dans la petite maison familiale, revêt les différents uniformes d'époque qu'il collectionne.

Les rêves d'avenir sont encore flous, hormis cet espoir fou de voir leur pays se trans-

former, devenir plus juste et plus hospitalier. Les souvenirs, eux, s'éloignent peu à peu, cantonnés dans la poche des pantalons, sur des téléphones portables chinois où défilent les photos de jeunes hommes bronzés aux visages heureux, mitraille en bandoulière. Parfois, rarement, la guerre resurgit l'espace d'un instant, au détour

d'une vidéo YouTube que l'on regarde en frissonnant ou lors d'un enterrement.

Alexandre Kireev, l'ancien juriste devenu invalide, lui, a vu revenir le conflit trois mois après son retour à la maison, en novembre 2016. Son fils, un garçon chétif de 22 ans, lui a annoncé qu'il partait à son tour. « J'ai commencé par lui apprendre à survivre: ceux

qui meurent, ce sont les fiers, ceux qui se croient encore sur Maidan [le lieu de la révolution de 2014, à Kiev], et ceux qui se laissent aller. Puis je l'ai amené jusqu'à son unité, jusqu'à la première ligne. C'est là, quand je suis arrivé au front, que j'ai eu l'impression d'être rentré à la maison. » ■

BENOÎT VITKINE



**« ON NOUS FAIT
SENTIR QUE L'ON
N'EST RIEN.
CE N'EST PAS
COMME EN ISRAËL,
OÙ L'ENSEMBLE
DU PAYS
FAIT CORPS AVEC
SES SOLDATS »**

ALIONA OPROUJAK
ancienne combattante

**« DANS UNE VILLE
COMME
HOULIAÏPOLE,
IL N'Y A RIEN,
AUCUNE PRISE EN
CHARGE, NI AVANT
LEUR DÉPART,
NI APRÈS, NI POUR
LES FAMILLES »**

IRINA CHTEPA
directrice
de l'association Hub